



## L'affinité sémantico-lexicale au prisme de la philosophie phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty

Préparation

Mohammad Mohammad Bassiony ZAHER

Maître de conférences, faculté des Lettres, Université de Suez

### Extrait:

La phénoménologie vise à savoir l'essence des choses et interpréter leurs relations mutuelles. Cette relation influence d'une manière ou d'une autre la langue humaine. Nous avons remarqué le phénomène de l'affinité sémantico-lexicale entre quelques paires comme *tousser / pousser* et *réfuter / refuser*, etc. Affinité sur le plan sémantique : on éloigne quelque chose de soi dans les deux actes '*tousser* et *pousser*' et sur le plan structural, i.e. les lettres donnant corps aux deux termes sont presque identiques, une seule lettre nous aide à distinguer les deux sens et les deux termes. Cela nous pousse à formuler le problème suivant : « Pourquoi qui se ressemble s'assemble ? Ou bien pourquoi l'affinité sémantico-lexicale a lieu ? » Dans la présente étude, nous nous proposons d'y répondre tout en s'appuyant sur l'œuvre de Merleau-Ponty. Nous trouvons que, chez Merleau-Ponty, le corps humain représente l'ancrage de l'être humain dans le monde, et c'est à travers le corps que l'homme reconnaît les choses autour de soi et leur donne les dénominations convenables suivant sa manière de les percevoir.

**Mots-clés** : Merleau-Ponty, affinité sémantico-lexicale, perception, cerveau humain, corps humain.



## Sommaire

Introduction .....	3
1. Perception des objets.....	3
2. Primauté du corps .....	8
3. Relation binaire entre les objets.....	17
4. Intentionnalité et aboutissements langagiers .....	22
Conclusion .....	34
Bibliographie .....	35



## **Introduction**

Dans la présente étude, nous nous proposons de déceler les causes de l'affinité sémantico-lexicale selon la philosophie de Maurice Merleau-Ponty. Tout d'abord, nous avons remarqué qu'il y a une ressemblance non-dérivationnelle entre plusieurs paires de monèmes comme [inviter / inciter], ressemblance au niveau sémantique – on pousse quelqu'un à faire quelque chose dans les deux cas – et ressemblance au niveau lexical, i. e. les lettres donnant corps aux deux termes sont presque les mêmes et occupant les mêmes positions : inciter / inviter. Une seule lettre nous aide à bien distinguer les deux mots et les deux sens.

Nous adoptons une méthode à la fois descriptive-analytique dans notre étude, tout en prenant l'œuvre merleau-pontienne comme base méthodique. Le phénomène d'affinité entre quelques paires de mots comme [tousser / pousser] nous incite à en faire une statistique. Nous nous bornons à en citer 200 exemples comme spécimen significatif et suffisant pour assurer le phénomène.

Pour Merleau-Ponty, la phénoménologie est « l'étude des essences, et tous les problèmes, selon elle, reviennent à définir des essences : l'essence de la perception, l'essence de la conscience, par exemple. » (Merleau-Ponty, 1945, p. 1). Selon cette définition, la mission de la philosophie est d'interpréter les phénomènes et en chercher les causes pour bien comprendre le monde. Dans ce cas, nous prendrons pour tâche de répondre aux questions suivantes : comment perçoit-on le monde ? Quelle est la relation qui domine les objets ? Pourquoi l'affinité sémantico-lexicale a-t-elle lieu ? Pour le faire, nous optons pour la taxinomie suivante :

1. Perception des objets ;
2. Primauté du corps ;
3. Relation binaire entre les objets ;
4. Intentionnalité et aboutissements langagiers.

### **1. Perception des objets :**

Il paraît que la science et la philosophie ne décrivent pas la perception d'une manière satisfaisante pour Merleau-Ponty, ce qui le pousse à en offrir une. Le monde se compose des objets qui



coexistent les uns à côté des autres dans une harmonie bien remarquée. Ces objets sont ainsi dominés par la logique de l'existence. Quand l'être humain – qui est aussi dominé par cette logique – perçoit ces objets autour de lui, il les perçoit tel qu'ils sont, i.e., sur leur état d'harmonie ou d'homogénéité. Toute relation ou toute manipulation entre lui et les objets est dominée par la logique de l'existence.

L'être humain perçoit le monde et s'en produit une image mentale dont les constituants sont en harmonie pareille à celle qui domine les objets dans le monde réel. Le monde mental, ou bien la perception, est donc un calque du monde réel. Alors, la vue constitue l'élément crucial de la perception. **Qu'est-ce donc que voir, regarder, ou bien le regard, chez Merleau-Ponty ?** Pour lui, le regard « enveloppe, palpe, épouse les choses visibles. Comme s'il [le regard] était avec elles [les choses] dans un rapport d'harmonie préétablie, comme s'il les savait avant de les savoir, il bouge à sa façon dans son style saccadé et impérieux, et pourtant les vues prises ne sont pas quelconques, je ne regarde pas un chaos, mais des choses, de sorte qu'on ne peut pas dire enfin si c'est lui ou si c'est elles qui commandent. » (Merleau-Ponty, 1964 (b). p. 173)

C'est donc l'être humain qui s'enfonce dans les choses et conçoit leur horizon suivant le mécanisme de sa mentalité. C'est l'œil qui détermine la périphérie des objets selon la modalité de son mouvement et permet au cerveau de les concevoir de telle ou telle manière. Le sujet s'ancre dans les choses dominées avec lui par la logique de l'existence, ce qui lui permet de savoir de près le type de leur existence, leur dimension, leur mouvement, leur degré, leur style de prendre place. Dans le cas de *tousser / pousser*, on essaie d'effacer quelque chose loin de soi. Mais la différence entre les deux se réalise suivant la dimension, le mouvement, le style de chaque acte. Dans le cas de *tousser*, on cherche à se débarrasser d'une expectoration à la gorge au moyen de l'air poussé par les paumons. Tandis que dans le cas de *pousser*, on cherche à effacer loin de soi quelque chose, qui est hors de soi. Chaque acte a une valeur spatiale selon sa localisation. C'est toujours l'œil, plus précisément la rétine, qui assume cette localisation et par suite, conduit le cerveau à faire toutes les précisions ci-citées. L'œil reçoit les contours des choses perçues comme un appareil-photo, puis il les transmet au cerveau qui défait et refait l'image des choses selon sa propre



volonté, leur impose impérieusement sa propre tyrannie tout en appliquant un certain équilibre entre l'image de la chose perçue et celles des autres choses déjà conçues.

Les contours, l'horizon, la localisation de chaque objet assurent son identité au cours de l'exploration. Ces éléments représentent les points de ressemblance et de différence entre les objets parce que toute apparence représente une incarnation. Les objets ne se définissent qu'à partir de leurs propriétés ou leurs caractères qui forment leur apparence. La définition de l'objet faite d'après ses propriétés, i. e. ses contours, son mode d'existence, le type de son exécution, etc. – en parlant des actes comme *pousser* et *tousser* –, nécessite une précision au niveau du nom indiquant cet objet. La concaténation entre la forme des actes et celle de leurs noms garantit l'harmonie entre les images mentales conçues par le cerveau à l'instar de l'harmonie entre les objets réels.

En acceptant les propos saussuriens que le signe linguistique est linéaire sur le plan de la production, – on ne peut pas prononcer deux phonèmes à la fois –, et par suite sur le plan de la réception, – on ne peut pas écouter deux phonèmes à la fois –, la perception de chacun de ces actes doit nécessairement être linéaire. La synthèse spatiale et celle de la chose sont fondées sur cette linéarité, i. e. sur leur déploiement dans le temps.

Ce caractère linéaire de la perception se réalise selon Merleau-Ponty de la manière suivante : l'objet matériel représente pour l'œil un stimulus ou un excitant. On tourne les yeux vers sa destination. Les circuits nerveux imposent à l'image perçue de cet objet leur manière de précision, une sorte d'observation intérieure composée de cette somme d'informations déjà acquises. Cela ne se fait qu'à titre de réflexe graduel. La perception spatiale guide les mouvements des yeux. Encore faut-il accepter que la perception se forme au moyen de la complémentarité entre le stimulus et cette observation intérieure. On perçoit l'objet parce que son corps y répond par des réflexes bien adaptés.

Cependant ces réflexes ne sont pas vagues, ils prennent leur précision à partir de la situation de la perception. Ils orientent le sujet vers le type du comportement demandé dans cette situation. Ces réflexes précisent globalement la structure de l'objet. Cette précision



primaire de la situation donne au stimulus un sens vierge. Ensuite, le sujet se tourne vers les autres réflexes déjà conçus pour les envisager avec le nouveau réflexe. Cela se fait, le sens de ce dernier ne devient plus vierge, mais il gagne un sens final après avoir été distingué des autres réflexes.

D'une autre façon, la perception se fait en quelques phases. Premièrement, l'être humain voit l'objet. Il en compose une certaine conception. Deuxièmement, il vérifie cette conception sur la base des données dans sa mémoire. Troisièmement, il précise les points distinctifs du perçu qui le distinguent des autres. Cette dernière opération lui permet de le faire rapprocher à tel ou tel objet déjà perçu ou de l'en différencier. Le point de ressemblance ou de différence devient un point de repère qui précise bien l'identité de l'objet perçu.

Merleau-Ponty va encore jusqu'à faire un mélange entre les excitants et les réflexes. Les propriétés de l'objet perçu – les excitants – se mélangent avec l'intention du sujet – son réflexe – pour constituer un tout nouveau.

Merleau-Ponty voit que la vision se double toujours par la pensée, aucune vision sans pensée. « La pensée de la vision fonctionne selon un programme et une loi qu'elle ne s'est pas donnés, elle n'est pas en possession de ses prémisses, elle n'est pas pensée toute présente, toute actuelle, il y a en son centre un mystère de passivité. La situation est donc celle-ci : tout ce qu'on dit et pense de la vision fait d'elle une pensée.» (Merleau-Ponty, 1964(a). p.52) Pour bien illustrer ce point de vue, Merleau-Ponty recourt à un exemple : lorsque l'on voit, à partir d'une fenêtre, des hommes cachés sous leur chapeau, on ne possède que leur image générale, l'image de leur visage ne peut se peindre sur sa rétine, donc on recourt à un jugement. La perception est donc un mécanisme de jugement à partir du regard jusqu'à la formation de la synthèse totale de la chose vue. Le regard, la rétine, les nerfs optiques, le contour des choses, le mode de leur exécution, tout cela n'est qu'un constituant dans la démarche totale de la perception, celle qui débouche sur un jugement que ce qu'on voit est M. X, Mme Y, la chose Z, etc. En un mot, la perception prend la forme d'une interprétation des signes perçus fournie au moyen des stimuli matériels. L'image mentale, que



nous venons d'appeler un calque du monde réel, se forme selon notre conscience des stimuli.

Pour qu'il y ait un **jugement**, l'être humain doit posséder une base mentale qui représente l'axe de son jugement. Cette base se compose nécessairement de l'ensemble des connaissances qu'il reçoit du monde matériel lorsqu'il a pris conscience, pour la première fois, de sa propre existence. Autrement dit, dans un certain âge, l'être humain commence à réaliser quelques stimuli autour de lui. Il y pose des questions de type : c'est quoi maman? Qu'est-ce que c'est mon père? Questions posées pour faire la connaissance des objets réels. C'est toujours les parents qui assument la mission de répondre à ce type de questions. Mais, selon la réponse que le petit reçoit, il commence à former sa propre conscience du monde autour de lui et par suite la base de tout jugement futur. Cette faculté d'accueillir et d'acquérir les connaissances soit du monde ou de soi, i. e. de la manière dont son propre corps perçoit les stimuli, représente **la base de construire un jugement**. Cette manière de recevoir et de percevoir est **innée** dans l'être humain dominé, avec les objets perçus, par la logique de l'existence.

Selon Merleau-Ponty, quand l'être humain communique avec ses semblables, leur parle, les comprend, il prend conscience de soi-même et d'eux comme existants. Chaque fois qu'il parle, l'être humain expérimente la présence des autres en lui-même ou bien sa propre présence en autres. L'homme conçoit donc son existence comme celle d'un autre être humain, lorsqu'il parle et sa parole a un sens, il se voit comme un autre être, et considère sa propre parole comme étant celle d'un autre être. C'est au cœur de son présent que le sujet trouve de quoi comprendre la présence des autres, et que c'est dans l'exercice de la parole que l'homme apprend à comprendre. Pour lui, les objets n'existent que lorsqu'il commence à en prendre conscience. Cela se fait, l'être humain reconstruit sa perception du monde réel comme s'il réorganise les constituants de nouveau pour mettre cet objet récemment perçu dans sa position exacte de manière à ce qu'il ne se contredise pas avec les autres, la mentalité humaine possède cette faculté. C'est ainsi que l'homme conçoit le monde autour de lui.

De ce qui précède, il s'avère que c'est l'homme, au moyen de son corps, qui forme sa propre vision du monde, sa perception, sa



manière de voir les objets et même la relation entre lui et les objets. Selon cette méthode de concevoir, le corps juge les objets, leur impose son pouvoir, les assujettit impérieusement à sa manière de percevoir. Cela nous pousse à mettre sous la loupe ces deux points : *la primauté du corps humain sur le monde et la relation binaire entre les objets.*

## **2.Primauté du corps :**

Presque toute la philosophie est influencée par la vision cartésienne que l'être humain est un corps et une âme. Ces deux constituants se conjuguent toujours mais avec un écart qui pousse tous les penseurs à traiter chacun d'eux comme tout à fait différent et séparé de l'autre et à voir l'homme comme un être bipolaire. La dissidence entre cette vision traditionnelle et la vision de Merleau-Ponty se fait lorsque ce dernier pose cette question : est-ce que l'homme existe comme chose ou bien comme conscience? Ou bien, est-ce que l'homme se définit à partir de son ontologie ou bien de sa conscience des autres objets ? Acquiert-il son identité à partir de sa propre existence ou en prenant conscience de l'existence des autres objets ? Merleau-Ponty conclut que l'expérience du corps séparé de l'âme montre que l'être humain a un mode d'existence ambigu. La cause en est l'écart entre corps et âme.

Merleau-Ponty rejette la vision classique et opte pour une autre où il traite l'homme comme un tout, sans séparer corps et âme. Ame, corps, conscience, pensée, jugement, c'est l'être humain chez Merleau-Ponty.

La vision traditionnelle de la psychologie est que les objets ne nous donnent que la hauteur, la largeur et la forme qui sont toujours variables selon la perspective. Et suivant la perspective, nous avons la chance à bien préciser leur forme, leur grandeur, leur distance et leur comparaison l'un à l'autre sur le plan de leur grandeur : lequel est plus grand, leur distance : lequel est plus proche, etc. Toutes ces données sont repérées par notre corps. Il représente toujours le moyen de les connaître, de les distinguer l'un des autres, et même de les classer en catégories. Toutes ces données deviennent des points de repère qui nous guident dans cette classification. Les apparences des objets construisent donc notre objectivité, i. e. les hommes voient





unanimement l'apparence comme critère de recevoir puis de classer les objets.

Merleau-Ponty trouve que le corps unit fortement l'homme à l'objet. L'homme est donc sujet et objet à la fois ; sujet lorsqu'il représente l'agent dominant qui regarde et décide, objet lorsqu'il se voit par rapport aux autres objets, que les objets lui envoient des messages sur leur ontologie et leur manière d'être. « Le monde objectif, on admet qu'il confie aux organes de sens des messages qui doivent donc être portés, puis déchiffrés, de manière à reproduire en nous le texte original. Delà, en principes une correspondance ponctuelle et une connexion constante entre le stimulus et la perception élémentaire. » (Merleau-Ponty, 1945, p.14) Cet aspect bidimensionnel de l'être humain représente l'ajout qu'offre Merleau-Ponty. Le corps humain devient donc un élément ontologique au même titre que l'eau, l'air, la terre et le feu. Il possède un rang ontologique et universel qui se définit et se précise à partir des autres éléments. C'est par rapport aux autres éléments qu'il gagne son identité comme agent-voyant, et à partir des messages reçus d'eux qu'il devient objet-vu. La vision merleau-pontienne ajoute donc le cinquième élément, le corps humain, à ceux de la philosophie ancienne. Cette addition montre bien l'aspect transcendantal de sa phénoménologie.

La relation mutuelle entre l'être humain comme corps et les autres éléments : la terre, l'air, l'eau et le feu s'avère flagrante. Le corps humain ne peut vivre sans l'air respiré. Ce dernier est capable de lui transmettre une odeur portant à l'optimisme ou au pessimisme, il influence donc son état psychique. L'eau est le constituant crucial de son corps. L'homme ne peut survivre sans manger les plantes dont la vie compte sur la terre. De même, les minéraux qui composent le corps humain sont ceux qui existent dans la terre. Le feu lui est encore vital, puisqu'il lui garantit la chaleur, élément essentiel pour sa vie. Le corps humain fait partie intégrante de ces éléments, ou bien il compte essentiellement sur eux pour garder sa vie. Il les possède et à la fois il est possédé d'eux. Cette découverte met l'accent sur le propos de Merleau-Ponty. Si la philosophie ancienne a pu préciser ces éléments comme les quatre constituants de l'existence, Merleau-Ponty y ajoute l'élément qui leur donne vie, puisque sans l'être humain, ces éléments restent des choses inertes et stagnantes. C'est lui qui boucle le cercle, qui leur donne sens. Sans lui, ils perdraient



leur valeur. L'être humain est donc capable de saisir, par sa propre réflexion, les objets autour de lui.

Avant Merleau-Ponty, il y avait des choses conçues seulement par le corps et des autres par l'âme. Avec lui, l'homme est l'union du corps et de l'âme, et la perception est donc tout ce que l'homme conçoit soit par l'âme soit par le corps, puisque ces deux éléments sont inséparables. La perception devient avec le philosophe étudié un enregistrement continu des savoirs et de leur déroulement, enregistrement qui prend place dès la naissance de l'être humain et s'augmente chaque jour. Sans doute, cette somme de savoir – que nous avons déjà prise comme la base du jugement chez l'être humain – porte essentiellement sur les qualités des choses perçues. C'est au moyen de ses sens que l'être humain peut percevoir les qualités des objets et les classer. Cela nécessite une complémentarité et une concaténation entre les sens de sorte qu'ils se comprennent et se traduisent l'un l'autre.

Les sens coexistent et coopèrent entre eux pour former l'infrastructure de la compréhension humaine. Ils sont dominés aussi par la logique de leur existence à l'intérieur de l'être humain. Le corps actualise les sens comme il actualise les objets conçus par les sens. Le corps humain est, d'après Merleau-Ponty, la texture dont se tissent les objets, leur existence, leurs significations. « S'il [le corps] touche et voit, ce n'est pas qu'il ait les visibles devant lui comme objets : ils sont autour de lui, ils entrent même dans son enceinte, ils sont en lui, ils tapissent du dehors et du dedans ses regards et ses mains. S'il les touche et les voit, c'est seulement que, étant de leur famille, visible et tangible lui-même, il use de son être comme d'un moyen pour participer au leur, que chacun des deux êtres est pour l'autre l'archétype, que le corps appartient à l'ordre des choses comme le monde est chair universelle ». (Merleau-Ponty, 1964(b). p.179)

L'empirisme devient donc le pivot essentiel de la perception selon Merleau-Ponty, il s'appuie sur l'expérience attachée à la mémoire pour évoquer les connaissances déjà acquises. Quand l'être humain perçoit une question nouvelle pour lui, il convoque toutes ses ex-connaissances, nommées un peu plus haut par Merleau-Ponty « le texte original », pour juger la chose récemment perçue. La perception



est donc une opération cognitive dont les deux axes majeurs sont la mémoire et l'expérience.

L'homme, qui est contingent à ce monde, commence à concevoir les choses dès sa naissance. Pour lui, ces choses n'existent que lorsqu'il en prend conscience. Petit à petit, il découvre leur préexistence avant lui. Cette découverte n'ajoute rien à sa conception des choses. Le monde chez Merleau-Ponty commence à avoir lieu lorsque l'être humain le perçoit. C'est donc l'homme qui donne vie aux choses. Mais, les premières connaissances qui s'ancrent dans l'esprit humain s'augmentent et s'enrichissent de temps en temps grâce aux nouvelles acquisitions qui s'ajoutent quotidiennement. Cette vérité se déclare fort dans les propos merleau-pontiens : « J'ai bien, grâce au temps, un emboîtement et une reprises des expériences antérieures dans les expériences ultérieures, mais nulle part une possession absolue de moi par moi, puisque le creux de l'avenir se remplit toujours d'un nouveau présent. » (Merleau-Ponty, 1964(a). p.278) Les anciennes connaissances représentent une infrastructure sur laquelle se fondent les nouvelles connaissances. Cette infrastructure même est modifiable, i.e. lorsque l'homme s'avère qu'il avait tort à propos de telle ou telle question, il reforme de nouveau sa conception suivant les nouvelles informations, puisque la perception se fait et se refait sans cesse avec le temps. Grâce à cette infrastructure cognitive, pouvons-nous dire, l'esprit humain possède une anticipation par rapport aux choses, comme si la science humaine est déjà faite dans les choses. Derrière chaque structure cognitive, il y a essentiellement « une méta-structure » (Merleau-Ponty, 1960. p. 131) à laquelle se conforment toutes autres structures possibles. Comme s'il y a un ADN cognitif qui oriente et réoriente l'être humain dans chaque processus de percevoir.

Cette méta-structure constitue l'horizon et l'atmosphère déjà évoqués. La perception n'est donc plus un processus évoquant des impressions instantanées, c'est plutôt un processus où le sujet s'enfonce dans son passé, dans ses expériences emboîtées les unes dans les autres, pour former une nouvelle perception de la chose perçue. Comme si le passé fait l'office du cadre où le présent prend place. Le processus de percevoir la chose nouvelle paraît comme mêlé avec le passé qui apparaît comme vécu de nouveau, etc. sans cesse.



Le corps représente la mémoire ou la source où se conservent toutes les connaissances de manière à ce qu'on puisse dire que percevoir n'est que souvenir. Le corps est le nœud entre le passé et le présent, entre les expériences déjà acquises et les données nouvelles. La confrontation ou bien le mélange entre le passé et le présent représente l'élément central où s'opère la synthèse des impressions émanant et qui permet la perception d'un objet unique. « Dans la perception nous ne pensons pas l'objet et nous ne nous pensons pas le pensant, nous sommes à l'objet et nous confondons avec ce corps qui en sait plus que nous sur le monde, sur les motifs et les moyens qu'on a d'en faire la synthèse ». (Merleau-Ponty, 1964 (a). p.275-276). L'être humain assiste toujours comme sujet, comme corps où se rencontrent toutes les expériences.

L'esprit garde bien les propriétés des objets perçus comme la couleur, le poids, la forme, etc. Lorsque le sujet envisage l'objet déjà perçu et en conserve une image mentale, ces propriétés jaillissent dans l'esprit comme s'ils représentent le soi de l'objet. Le corps ne garde pas seulement les propriétés des objets perçus, mais il prend encore en considération autres facteurs influençant la configuration de l'objet dans l'esprit comme l'angle de voir cet objet, sa manière d'exister, l'impression prise par le sujet en voyant l'objet perçu pour la première fois. Cette configuration s'accompagne chaque fois d'une inspection dans l'esprit. Ce dernier parcourt de proche en proche ses propres jugements déjà faits où tous les sens participent. Lorsque l'on sent une certaine odeur, elle évoque quelques événements liés dans son esprit à cette odeur. On se souvient aussi de tous les détails de la situation où on a senti cette odeur et en construit une image mentale. La perception est cet acte qui se forme instantanément et qui forme le sens des objets au moyen de cette constellation des données jaillissant à l'esprit d'un seul coup. Ce mécanisme de la perception est à l'origine de la formule : *une idée en amène une autre*. Cela représente un point de repère dans notre étude et nous y reviendrons plus tard.

L'ensemble d'un tel mécanisme constitue **l'expérience** et aussi **l'habitude** du corps humain de percevoir les objets et leur manière d'exister. Nous nous attarderons un peu ici pour exposer le rôle de ces deux éléments dans la perception.



Pour Merleau-Ponty, l'**expérience** de la chose ou bien de la réalité est la coexistence avec cette chose, c'est le moment où elle prend place tout en ayant tous les rapports nécessaires et suffisants pour qu'elle s'identifie et se distingue des autres, ce sont ses caractères ou ses propriétés qui lui donnent figure. Ces derniers représentent pour l'être humain les constantes perceptives. Lesquelles précisent la relation de l'homme avec cette chose. L'apparence guide et oriente l'expérience. Toute perception jugée comme réelle renvoie nécessairement à la base des données acquises, puisque cette base devient de plus en plus ferme, jusqu'à ce que la chose soit liée au corps du sujet qui vit le système de l'expérience. Au moyen de son corps, le sujet fait partie intégrante de l'expérience. Le corps est toujours présent comme horizon de tout acte perceptif. Si la vérité est ce qu'on a déjà vécu, et ce qui représente l'univers mental ou bien les signifiés des choses, l'expérience serait l'accès à la perception de cette vérité. Delà, avoir l'expérience d'une chose, c'est en définir les caractères, en identifier la vérité du monde mental, la revivre de nouveau, la reprendre sans cesse. Ce type de l'extéroceptivité exige une actualisation des stimuli, i. e. la précision des caractères des choses. La conscience du corps s'empare du corps tout entier. Cette extéroceptivité se renforce par une intéroceptivité, laquelle domine toutes les opérations psychiques. Après avoir construit son jugement sur la chose perçue, le corps considère son jugement comme un fait avéré, et le comportement de chaque membre du corps traite cette chose au prisme du nouveau jugement. L'intéroceptivité qui saisit le corps va du cerveau aux autres membres.

Ce mécanisme ressemble à l'acte de manger quelque chose, lorsque l'on mange, on sait bien le goût de cet aliment avant de le goûter, grâce au passé du corps qui entrepose les goûts comme expérience. Cependant, on vit l'expérience de le goûter comme si cela est la première fois de le faire tout en ayant à la mémoire la saveur du goût sentie pour la première fois et évoquée en voyant l'aliment. Puis on juge le goût, cette fois, l'aliment n'est pas bon, il y a une différence ; ou bien il est plus délicieux qu'autrefois, etc. L'expérience représente donc un critère de jugement. Mais, ne perdons pas de vue que le corps humain subit quelques changements, ce qui résulte une modification de son jugement. Le jugement est donc le résultat de la liaison instantanée entre le corps et la chose. Ce qui aboutit à ce que la propre histoire perceptive du sujet est vue comme un résultat de



ses rapports avec le monde. Ainsi, la conscience du corps est un élément crucial dans le processus perceptif. Le présent devient donc un moment parmi les autres déjà vécus.

C'est donc la vie perceptive du corps humain qui soutient et assure l'explicitation perceptive. La vie perceptive est présupposée dans toute chose, puisque les deux sont dominées par la logique de l'existence et coexistent en harmonie. C'est toujours le corps qui, après avoir appris par l'expérience perceptive la vérité de la chose, s'approche de la chose, l'identifie, s'identifie par rapport à elle, fait la connaissance des nouvelles choses acquises.

Ce qui assure la primauté du corps sur la perception est que la chose perçue par plusieurs sens est plus dominée que la chose perçue par un seul sens. Si la chose perçue a un son et une couleur, elle communique à la fois à l'oreille et à l'œil. Le corps capte et reconnaît les caractères de cette chose plus vite que ceux d'une chose perçue seulement par l'oreille. Le corps humain reçoit le son, la couleur et n'importe quel autre caractère de la chose, l'expérience domine encore tous les autres sens. Le mélange des sens fusionne l'image mentale et donne la chance à une perception multidimensionnelle où on perçoit la forme, le son, la couleur, le rythme, etc. Sans le côté auditif, la perception des images serait lente. Les sons favorisent et activent les images et vice versa.

Il y a donc un « crypto-mécanisme » (Merleau-Ponty, 1964 (a). p.113) qui contrôle la concaténation entre les choses et même entre les sens et la manière de leur perception comme objets vivants toujours en harmonie. « C'est l'explicitation ou la mise au jour de la vie préscientifique de la conscience qui seule donne leur sens complet aux opérations de la science et à laquelle celles-ci renvoient toujours. Ce n'est pas une conversion irrationnelle, c'est une analyse intentionnelle. » (Merleau-Ponty, 1964 (a). p.114). Le caractère caché de ce crypto-mécanisme est que le corps ne reçoit la chose seulement comme perçu, mais il convoque sa propre expérience de la chose, sa manière de la voir, son jugement, la manière de la percevoir. Le corps régurgite son passé pour recevoir les nouveaux-perçus de sorte que les expériences perceptives se trouvent enchaînées l'une à l'autre, impliquées l'une dans l'autre et même motivées l'une par l'autre, etc. C'est donc ce crypto-mécanisme qui donne à l'être humain la faculté d'imaginer et d'emprunter aux



structures de l'expérience les formes possibles des choses et des objets perceptibles. Le corps reste toujours un agent transcendantal dans le processus de la perception.

Passons maintenant à l'autre élément essentiel qui forme avec l'expérience la faculté du corps humain de percevoir, **l'habitude**. La vision de Merleau-Ponty concernant l'habitude s'accorde fort avec la définition bergsonienne de l'habitude que celle-ci est le résidu fossilisé d'une activité spirituelle. Le corps acquiert l'habitude lorsqu'il répète le processus perceptif au moyen de ses membres. Petit à petit, il perfectionne le mécanisme de percevoir jusqu'à ce qu'il se transforme en une habitude ancrée dans son cerveau et dans ses membres.

Merleau-Ponty distingue deux faces de l'habitude, celle dite perceptive et celle dite motrice. Pour bien montrer cette notion, il recourt à l'exemple du musicien qui a appris à jouer de son propre orgue, et lorsqu'on lui demande de jouer sur un autre orgue dont les claviers sont plus nombreux et autrement disposés, il lui suffit juste une heure de travail pour arriver à exécuter son programme sur le nouvel orgue. Une soixantaine de minutes représente un temps d'apprentissage si bref, ce qui porte Merleau-Ponty à s'avérer que l'habitude ne réside ni dans le corps comme moyen objectif ni dans la pensée ; mais dans le corps vu comme médiateur d'un monde. La conception de l'habitude motrice comme découlée de l'existence comprend encore l'habitude perceptive comme acquisition d'un monde, ce qui assure que toute habitude motrice est obligatoirement une habitude perceptive et vice versa. Ce qui implique que la saisie du sens ou bien de la signification d'un phénomène est due au rôle du corps. Lorsque l'enfant apprend à distinguer les couleurs, le rouge du vert par exemple, on constate que l'habitude apprise à l'égard de ces deux couleurs comprend encore toutes les autres couleurs. Delà, il s'avère que l'habitude représente une activité cognitive par excellence. Elle fait l'office de la référence sur laquelle le corps applique le nouvel objet perçu. L'habitude se construit donc de la somme d'informations, sur le monde, déjà acquises et déjà déposées dans le corps. Lorsqu'un sujet aveugle explore les objets avec son bâton, le bâton devient, pour lui et pour le monde, un instrument familier, la sensation des objets tactiles ne reste plus à la main, mais elle se transpose au bout du bâton. Dans les deux cas, la perception



tactile à la main et la perception au moyen du bâton, l'habitude perceptive devient une habitude motrice et vice versa.

Le corps est pour Merleau-Ponty un espace expressif, il est le moyen pour avoir accès au monde ou bien il est la condition sine-qua-non d'avoir un monde. Le corps reçoit les activités, les gestes, et leur impose son propre pouvoir pour leur assumer un sens. Ces gestes, soit faits ou interprétés par le corps du sujet, exigent un milieu culturel commun, ce qui fait naître l'objectivité entre les hommes, ou bien la convention dans la terminologie de Saussure. Le caractère conventionnel du signe linguistique ne réside pas dans le signe lui-même mais dans l'activité du cerveau humain ou bien dans le pouvoir que possède le corps humain sur les objets et sur les sens. Les gestes conçus par le corps constituent un ensemble décodé et compris dans le même milieu culturel. L'habitude n'est que ce pouvoir de produire et d'exprimer les sens et les gestes, de les interpréter et de leur donner une signification. Le principe d'avoir appris une habitude s'assure chaque fois que le sujet se laisse pénétrer par un sens nouveau. Ce qui est à l'origine de la formule saussurienne : la langue, c'est la différence. L'être humain acquiert la langue grâce à l'habitude de comprendre les sens et de les différencier.

Merleau-Ponty parle aussi des habitudes acquises par l'expérience. Pour lui, le corps humain gagne l'habitude après avoir subi une expérience. Pour y faire la démonstration, Merleau-Ponty s'appuie sur l'exemple du petit enfant brûlé d'avoir touché une flamme. Ce petit ne répète jamais cette action. Ce qui résulte que l'apprentissage est une opération où le sujet établit une relation entre deux réalités vécues par son corps, les yeux captent la flamme, les mains brûlées sentent la brûlure et le cerveau conclut que cette flamme est un danger et interdit à la main de s'y rapprocher. Donc le stimulus et le mouvement du corps, qui est le résultat d'un jugement préliminaire du corps sur ce stimulus, représentent le jugement ultime que la flamme est dangereuse. L'expérience vécue réoriente le jugement préliminaire, ce qui assure que l'infrastructure des informations déjà acquises se modifie sans cesse. Le corps possède l'aptitude de faire de l'expérience une habitude de sorte que si le sujet voit une autre forme de la flamme, il la voit sur la base déjà acquise et au prisme du jugement créé grâce à l'expérience vécue. Si nous généralisons cette hypothèse, nous concluons que la relation entre les deux réalités ou





bien l'expérience d'apprentissage au moyen du corps est une portée générale.

Dans les philosophies classiques, on concevait l'acquisition de l'habitude comme une synthèse à titre seulement intellectuel. Le propos merleau-pontien de considérer l'être humain comme un ensemble entier et indivisible et non pas comme un être bipolaire – âme et chair – s'avère juste, puisque l'intercommunication entre œil, main, cerveau, mémoire dans le cas du petit brûlé montre la justesse du propos. C'est le corps tout entier qui est l'agent-dominant dans cette activité. L'expérience du corps s'assure encore dans les situations pareilles, i. e. les réponses du corps peuvent se reproduire dans les situations où les stimuli se répètent, autrement dit, les réponses peuvent se répéter ou se faire pareillement lorsque les stimuli ont une identité pareille ou une identité partielle. Dans le cas d'une danse, le chorégraphe acquiert l'habitude de danser en analysant et en recomposant la formule du mouvement à l'aide des mouvements déjà acquis pendant l'entraînement. Le corps accepte petit à petit les faits réels reçus du monde et en fait une sorte de consécration sur le plan perceptivo-cognitif, c'est qui est à l'origine du comportement corporel lors du danger. Le corps comprend le mouvement, lui donne un sens et en découle des conclusions hypothétiques. Ce qui rend l'acquisition de l'habitude comme assise d'une signification.

Merleau-Ponty donne l'exemple du chauffeur pour faire la démonstration de son propos. Quand le chauffeur a l'habitude de conduire son auto, il l'engage dans le chemin. Petit à petit, il peut bien préciser les dimensions de l'automobile par rapport à la largeur du chemin pour éviter les accidents et même pour ne pas frôler les autres automobiles. L'habitude acquise, le chauffeur cesse de comparer la largeur du chemin à celle de l'automobile. Les dimensions de la voiture se font donc comparativement aux autres objets. La conclusion en est que les objets se déterminent et se définissent mutuellement, autrement dit, c'est le corps humain qui donne aux objets leurs identités par y faire une corrélation mutuelle. Comment la relation mutuelle entre les objets se précise représente donc notre point suivant.

## **2. Relation binaire entre les objets :**



Nous venons de voir que le corps est le médiateur entre l'être humain et le monde, ou bien le corps représente l'ancrage de l'homme dans le monde. Les parties de l'espace, les dimensions, la perspective ne sont pas juxtaposées, elles coexistent et elles sont significatives pour l'être humain parce qu'elles sont dominées par la prise du corps du sujet sur le monde. Le sujet les conçoit toutes à la fois « dans une même onde temporelle. Mais l'unité et l'individualité de chaque vague temporelle n'est possible que si elle est pressée entre la précédente et la suivante et si la même pulsation temporelle qui la fait jaillir retient encore la précédente et tient d'avance la suivante » (Merleau-Ponty, 1964 (a).p.318), ce qui assure encore la linéarité de la perception sur le plan temporel.

Merleau-Ponty donne quelques exemples pour bien illustrer sa philosophie. 1) Quand l'homme porte la main vers le genou, il possède nécessairement une intention. Celle-ci ne vise pas le genou comme objet ou comme idée, mais comme partie réelle du corps vivant et actualisé dans une vérité vécue et sentie par les sens. 2) Dans le cas du dactylographe qui écrit sur le clavier, il possède aussi une intention, laquelle ne précise pas les touches du clavier comme des emplacements objectifs, mais le dactylographe, en apprenant à dactylographier, sait bien comment intégrer l'espace du clavier à son espace corporel. 3) Lorsque l'on observe un oiseau qui franchit le jardin de sa maison, cet oiseau ne représente, pour le sujet humain, dans le moment de son vol, qu'une sorte de puissance de voler. Ce qui résulte que les choses gagnent leur identité vierge grâce à leur comportement. Ce n'est pas le sujet humain qui reconnaît le genou, le clavier, l'oiseau respectivement dans les exemples 1, 2, 3. Mais c'est, dans l'exemple 3, cet oiseau, au moyen de son mouvement : le vol, qui déclare son identité, par son déplacement, le tumulte de ses ailes, etc. Le sujet peut faire une identité nette, ou bien un jugement ultime de cet oiseau à l'aide de ses comportements. C'est aussi le même cas avec les claviers et le genou. Les choses gagnent donc leur identité par la manière dont le sujet humain reçoit leur comportement.

La constance des formes et des propriétés des choses aide l'être humain à y faire son jugement vierge. Cette constance des formes identifie la fonction existentielle des choses et facilite au sujet humain d'identifier les choses. La constance des formes de l'acte exprimé par le verbe *péter* permet de le distinguer de celui exprimé par le verbe



*jeter*. Donc, percevoir les deux actes *péter* et *jeter* se fait à l'aide des comportements de deux actes et leur réception par l'être humain, celui-ci les distingue l'un de l'autre sur le plan existentiel et leur donne deux dénominations différentes sur le plan de la communication. Expliquons un peu ce mécanisme. L'acte, vu comme une excitation, se définit premièrement par son comportement, le corps humain le reçoit et le précise impérativement suivant son constance des formes, son comportement, sa manière d'exister, etc. Lorsque le corps perçoit un autre acte dominé avec le premier par la logique de l'existence, comme nous l'avons souligné, le corps le contrôle et le met en corrélation avec le premier puisque tous les stimuli s'organisent spontanément entre eux. Cette organisation représente le critère décisif sur le plan des propriétés perçues. La constance des formes montre bien la différence et la ressemblance entre les deux actes. Le corps reçoit les deux actes, leur impose son pouvoir et leur donne leurs dénominations presque identiques parce que leur comportement sur le corps et l'emprise du corps sur eux sont presque identiques.

Merleau-Ponty affirme que, s'il y a deux stimuli qui agissent conjointement sur le corps, chacun d'eux prend à son compte le pouvoir réflexogène de l'autre. Les choses perçues par le corps comme excitants pourraient communiquer par l'allure syncrétique bien qu'elles ne soient jamais associées. D'une autre manière, Merleau-Ponty suppose que les excitants circonscrits ensemble d'une certaine manière dans le cerveau, soit dans une zone optique ou auditive, sont susceptibles d'intervenir hors de ces cadres, et se naît ainsi une qualité commune entre les excitants. L'expérience synesthésique permet de mettre en question le sens commun ou la pensée objective. La liaison par exemple entre deux choses conçues dans la même zone du cerveau les rapproche l'une à l'autre.

De surcroît, Merleau-Ponty voit que les sens de l'être humain coopèrent ensemble pour former sa perception. Les propriétés des choses perçues simultanément par les sens de l'être humain influencent les sens d'emblée de sorte que ceux-ci s'entre-aident pour bien construire la perception. La vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût s'intègrent dans une seule action et relie ainsi ce qui est perçu par l'œil à ce qui est perçu par l'oreille, etc. Ce qui est à l'origine du processus que le cerveau convoque l'image et les propriétés d'un chien en écoutant son aboie, etc. Il semble que l'unité



de la chose dépasse toutes ses propriétés, parce que l'unité significative *chien* est l'ensemble des toutes ses propriétés – couleur, aboi, odeur, mordre, etc. – ajoutées à la perception humaine de cet animal et de ses propriétés ; le sujet humain ajoute par sa perception à l'image de la chose perçue une certaine réaction qui fait naître une symbolique dans la chose capable de relier chacune de ses qualités aux autres. Ce qui aboutit au résultat suivant : « La surface que je vais reconnaître comme surface de la table, quand je le regarde vaguement, m'invite déjà à une mise au point et appelle les mouvements de fixation qui lui donneront son aspect vrai ». (Merleau-Ponty, 1964 (a).p.367). Le processus perceptif se réalise du mécanisme suivant : le sujet perçoit l'objet parce qu'il a un champ d'existence et que chaque phénomène accueille le corps du sujet comme système de puissance perceptive. Ce qui donne la chance aux deux éléments sujet/objet de se faire connaissance, le sujet arrive à réaliser la couleur, la forme réelle et l'identité exacte de l'objet perçu à l'aide de son expérience.

Pour quoi qui se ressemble s'assemble ? Ou pour quoi le poète se rappelle de sa femme aimée lorsqu'il voit un sourire ressemblant à celle de son aimée ? Parce que l'être humain possède un mécanisme de classifier ensemble les choses semblables. De même, l'homme n'est pas tiré uniquement vers des spots de mémoire de sa vie passée, mais il possède encore des places réservées pour d'autres perçus dans l'avenir.

L'apparence chez Merleau-Ponty est toujours indéterminée, i.e. le caractère le plus remarqué de l'apparence est qu'elle soit vague. Préciser la forme de telle ou telle chose qu'elle est ronde ou ovale par exemple, nécessite que le corps humain, considéré comme point de vue sur les choses, forme avec les choses, vues comme unités abstraites, un système actualisé sur le plan temporel dans un monde précis et déjà jugé par le corps humain. Cette actualisation spatio-temporelle devient donc significative à chaque instant où le corps construit et reconstruit sa perception du monde. L'apparence représente donc une étape nécessaire pour que la perception soit. Cela résulte que regarder une chose signifie une certaine apparence de cette chose et aussi une autre apparence des choses voisines. Si le sujet humain regarde la chose comme invariable, c'est parce que ses valeurs et ses qualités résident dans ses rapports avec son entourage. Lorsque le sujet humain affirme et juge la chose comme



chose, i. e. table ou porte par exemple, il voit cette table comme liée à toutes les autres choses dans le contexte, et c'est en cette table que se fonde l'équivalence de toute autre apparence. Aussi, voir n'est qu'entrer dans le monde des choses qui se montrent parce que si une chose est cachée derrière une autre, elle ne se montre donc pas.

Quand le sujet humain regarde une table devant lui, il lui attribue non seulement les qualités visibles de sa place, mais aussi celles offertes avec ses voisins : les murs, les livres, le toit, etc. L'être humain voit la chose en tant que les autres choses forment avec elle un système complet, de sorte que chacune d'elles dispose des autres comme points de repère qui assurent ensemble l'identité de chacune. Chaque fois que le sujet humain regarde une chose, sa vision se réitère instantanément entre les autres comme coexistantes. Les choses gagnent donc leur identité, à la fois, par leur distinction l'une des autres et par l'esprit humain qui les perçoit et convoque les unes en voyant les autres comme si chaque chose est le miroir qui réfléchit ses **semblables**. Cela fait que les choses non-perçues sont aussi à la portée de la perception humaine en raison de leur rapport avec les choses perçues. Ainsi, l'esprit humain convoque les choses **pareilles** ensemble.

Cette déduction nous aide à bien comprendre le concept du chiasme dans la philosophie merleau-pontienne. Le chiasme est donc la contiguïté des deux faces vues comme séparées, mais elles ne le sont pas en vérité. De la sorte, il y a chiasme entre la vie et la mort, entre le silence et la parole, entre les choses perçues et les choses non-perçues, etc. Le chiasme est l'unité de ce qui est intérieur et de ce qui est extérieur. C'est l'axe majeur de la relation entre la philosophie et la vie. La vie n'est possible sans philosophie et vice versa. La perception d'une chose nécessite aussi la perception de tous qui sont dans son entourage, tous les autres éléments qui coexistent.

« Le cerveau est composé de neurones qui, comme tous les autres, peuvent changer de chronaxie sous l'action des neurones voisins, et de proche en proche, sous l'influence de la périphérie. La chronaxie des centres moteurs corticaux sera donc variable. On peut la modifier en chauffant ou en refroidissant, en excitant par l'électricité la partie du corps qui se projette dans la zone interrogée. On trouve pour un même centre et d'un instant à l'autre des valeurs très variables de la



chronaxie, dépendant en particulier du nerf pneumogastrique et de l'appareil thyroïdien. Donc la distribution des chronaxies et l'organisation des trajets nerveux dépendent de l'encéphale ; l'action par laquelle l'encéphale répartit les chronaxies n'est elle-même qu'un effet de certaines périphéries ou végétatives, et en ce sens résulte des synchronisations antérieures ». (Merleau-Ponty, 1967. p. 51)

Le corps humain percevant les choses comme stimuli prouve des sensations et des mouvements qui s'associent aux qualités de ces stimuli et forment un halo autour d'eux, de manière à ce que le corps perçoive, d'une façon identique, **les choses semblables ou leurs qualités pareilles, déposées dans le cerveau comme expérience, et évoquant les mêmes sensations et mouvements.** Le corps se comporte toujours de la même façon. C'est toujours l'homme qui perçoit les choses, établit la relation mutuelle entre elles et leur impose sa primauté.

Passons au quatrième volet : les aboutissements langagiers de ce que nous venons de prouver.

### **3.Intentionnalité et aboutissements langagiers :**

Les propos de Merleau-Ponty étudiés jusqu'à maintenant vont en parallèle avec ceux de Sherrington que la distinction entre l'extéroceptivité et l'intéroceptivité chez l'homme paraît aller de soi. Mais pour que cela se réalise, il faut d'abord faire conscience de la proprioceptivité, qui est la conscience de l'homme de son propre corps, de sa totalité dynamique et de l'angle de voir les choses autour de soi. Cette proprioceptivité joue le rôle crucial dans la construction de l'image perçue. Aussi, ces trois facteurs – l'extéroceptivité, l'intéroceptivité et la proprioceptivité – constituent l'organisme psychophysique de l'homme. Etablir la ressemblance et la différence entre les choses se produit donc grâce à cet organisme psychophysique dont l'angle de voir les choses est l'axe essentiel.

Si le corps coexiste matériellement avec les choses et forme avec elles un système harmonieux, le corps établit grâce à sa proprioceptivité une autre harmonie intérieure, celle qui lui donne la chance à bien organiser les choses comme identiques ou différentes. Le corps anime toujours le spectacle visible, le garde comme vivant et le nourrit continuellement. En se promenant dans son appartement par exemple, l'homme capte les différents aspects de l'appartement.



Les angles de voir ces aspects représentent pour le corps humain les profils d'une même chose, toujours le même appartement vu d'ici ou de là. Grâce à ces trois facteurs l'homme peut survoler mentalement son appartement, le décrire, l'imaginer, en dessiner le plan, le faire ressembler à un autre, ou bien faire ressembler cet aspect-ci à celui-là. Pour prouver ces propos, Merleau-Ponty donne l'exemple du miroir. Pour quoi le reflet de l'homme dans le miroir ressemble à son image réelle ? Parce que le reflet agit sur les yeux de la même manière que l'image réelle. Le reflet même n'est pas réel, il trompe l'œil, il constitue une perception sans chose réelle perçue. Il n'y a rien dans le miroir, mais dans la réalité, il y a la chose et, hors d'elle, il y a le rayon réfléchi qui correspond ou se lie à la chose. La ressemblance entre la chose et son image spéculaire est due à la pensée humaine. La ressemblance est un processus psychique fait par le corps humain et représente sa primauté sur le monde. Le mécanisme du corps humain de reconnaître les choses et de leur donner des noms est dû à une intentionnalité résidant dans le corps.

Sur le plan de l'extéroceptivité, le corps organise les choses à partir de sa propre existence dans un processus d'égoïsme où il recrute son expérience, la somme d'informations acquises quotidiennement et qui s'augmente sans cesse, et même son jugement sur les choses. Et sur le plan de l'intéroceptivité, il domine l'image mentale des choses inscrite dès la première vision des choses, cette image que nous venons de décrire comme un calque de la réalité est organisée et harmonisée grâce à l'unité du corps. Tous les sens s'inter-communicent pour organiser cette image mentale. Le corps humain a conscience de la portée de ses gestes par rapport aux choses, cette conscience s'étend encore pour dominer l'image mentale conçue des choses.

D'ailleurs, la constance des qualités des choses joue le rôle essentiel dans l'objectivité qui gouverne la compréhension interhumaine. Cette vision de la constance des qualités assure que le corps humain prouve à chaque stimulus une seule sensation, ce qui garantit la ponctualité de l'organisation des images mentales des choses. La relation entre stimulus et réponse représente donc le point majeur de l'étude des choses et leurs dénominations. Pour quoi des termes comme *proférer* et *professer* se rapprochent de structure et de signification ?



Le corps humain domine tous les stimuli et les classifie selon quelques sphères spécifiques comme la sphère auditive, la sphère visuelle, etc. L'unité des sens garantit la ponctualité des réponses et rejette toute confusion de manière que la perception de telle chose ne contredise jamais à celle de telle autre. Ainsi garantit-elle que le nom déposé à telle chose ne contredise pas à celui des autres. Ce qui donne la chance à dire que toute sensation est avant tout spatio-temporelle, puisque le corps humain perçoit les choses actualisées dans le temps et le dans le lieu. L'expérience perceptive basée sur la différence, chez Saussure, dépend essentiellement de la commutation. Selon l'expérience perceptive, le corps humain distingue quelques ensembles significatifs, il perçoit l'univers phénoménal et l'assujettit à des catégories. Dans ces catégories, il classifie les choses perçues selon les réponses éprouvées lors de leur perception et instituées sur l'expérience des choses déjà perçues. Dans le cas des actes *inciter* et *inviter*, le corps humain conçoit les deux actes réels comme l'intention de pousser quelqu'un à faire quelque chose. Le corps reçoit les deux actes d'une manière précise, les classifie dans la même **catégorie perceptive** et les assujettit dans le même ensemble significatif.

Nous avons précédemment signalé que les régions spécifiques du cerveau humain ne fonctionnent pas isolément, mais elles se communiquent ensemble. Cette communication garantit que les choses perçues classifiées dans le même ensemble significatif soient liées d'une certaine manière. Cette liaison psychique se refléchet encore sur l'aspect linguistique. Vu que toute pensée reste morte jusqu'à ce qu'on l'exprime, la pensée est donc inséparable de la langue. Pour exprimer sa pensée variée, l'être humain a besoin d'une langue capable d'exprimer la variation de sa pensée. La différence des idées nécessite aussi une autre sur le plan de la langue. La différence de la pensée s'identifie par celle linguistique. Dans le cas des deux actes *péter* et *jeter*, il s'agit d'une action faite par une partie du corps, l'anus dans le cas de *péter* et la main dans le cas de *jeter*. Le corps reçoit les deux actes comme stimuli, les perçoit et les met dans l'asphère significative précise. Sa réponse envers ces stimuli produit la ressemblance des lettres <e-t-e-r> et une seule de différence. Le sème commun, celui d'éloigner de soi quelque chose inutile, nécessite cette ressemblance sur le plan de la structure des deux mots. La commutation <J - P> suffit à montrer la seule





différence entre les deux monèmes : la différence de l'organe exécutant l'acte. Le facteur majeur de la classification en ensembles significatifs dans ce cas est la localisation dans l'espace. La proprioceptivité que le corps humain a de soi lui permet de se localiser et localiser les deux actes et les membres exécutant, ce qui introduit que la réponse du corps dans les deux cas est semblable.

Il est logique que le corps humain n'accepte pas les deux actes en même temps, mais l'un précède l'autre. L'expérience du premier influence la réception du second, de manière que lors de la réception de celui-ci le corps le reçoit comme déjà vécu, comme déjà perçu et identifié partiellement. Le système du corps humain nécessite que tout stimulus engendre le sens de toutes les significations des autres stimuli classifiés dans la même sphère significative. En posant les deux actes sur la même sphère, le corps les reçoit de la première synopsis comme rapprochés, ce qui permet de faire un jugement préliminaire. Cela rend possible, dans cette première étape, la contiguïté et la ressemblance entre eux. Cette plateforme commune aide à réveiller le premier acte lors de la réception du second. Ce mécanisme cognitif s'avère bien réalisé même chez le petit élève, lorsque le professeur lui offre quelque chose de nouveau, le petit ne peut arriver à le savoir, le professeur essaie donc de rapprocher la chose nouvelle à une autre conçue par l'élève. Dans ce cas l'élève comprend, puisque une idée en amène une autre. Ce qui nous explique comment le corps humain accepte les savoirs.

Lorsque l'homme commence à faire ses premières connaissances dans le monde, il reçoit, des parents, les données dénuées des raisons logiques, ce qui représente la base de tout savoir connue en philosophie comme savoir prélogique ou préscientifique. Ensuite, cette base représente la matière pour former des connaissances logiques, raisonnées et éprouvées scientifiquement. Cette activité de liaison est donc l'axe majeur de savoir. En un mot, les hommes comprennent à partir de ce qu'ils ont. Cette activité de liaison représente **l'intentionnalité** chez Merleau-Ponty. Elle transporte le sujet au cœur de la chose perçue, l'homme ne perd jamais la conscience des choses autour de soi puisque ses sens fonctionnent pour toujours. Pour Merleau-Ponty, la sensation est soumise à l'intentionnalité parce que l'homme réalise sa propre transcendance sur les choses dans le sensible, il domine les choses, offertes toujours dans sa constance de qualités, grâce à un certain rythme



d'existence. La constance du sensible du corps humain et celle des choses garantissent la durabilité de la transcendance humaine sur le monde. L'expérience est essentiellement une expérience des choses. Vu que l'homme comprend à partir de ce qu'il a, la perception des choses nouvelles se fait sur la base du déjà acquis. Le champ perceptif et la sphère significative sont faits par principe des choses et de leur relation mutuelle.

Les parties de chaque chose ne se coopèrent seulement pour former la chose en sa totalité dans une simple association extérieure. Elles influencent la perception de l'homme suivant leur combinaison. Chaque partie de la chose perçue représente une étape de la perception linéaire de l'homme. La linéarité de la perception s'accorde avec celle du signe posé pour signifier la chose. Le sujet humain voit d'abord un ensemble des choses : des montagnes, des maisons, etc. et même les intervalles entre les choses sont perçues comme choses, et à la suite il établit la ressemblance et la contiguïté entre les parties de cet ensemble. Dans chaque activité perceptive, le corps humain embrasse ensemble toute l'étendue. Dans le cas de *tousser* et *pousser*, l'homme perçoit, de la première synopsis, la partie commune, éloigner quelque chose de soi, il classifie les deux actes selon le même champ perceptif, ce qui aboutit à une réponse de la même sphère significative. Voilà comment se réalise la ressemblance sur le plan de la structure des mots.

Merleau-Ponty voit que les réponses humaines vers les stimuli semblables ont quelques touches voisines dans le cerveau humain, ce qui est à l'origine de l'évocation des choses semblables lors de la vision de l'une. Le corps humain perçoit les parties de la chose dans sa totalité selon la linéarité de son mécanisme perceptif. Il recrute le geste linguistique de la dénomination à la fragmentation de la chose et en parallèle à sa linéarité de percevoir. Le geste linguistique ainsi compris se fait suivant la représentation du sens dans le cerveau humain. Celle-ci donne les figures de la signification et influence, à la suite, la dénomination. La figure totale de la signification s'accorde à la totalité de la chose perçue, ainsi qu'à ses parties constituant. Le sens des mots est, plus ou moins, la façon dont le cerveau exprime sa domination de la signification. Les sons /use/ dans *tousser* et *pousser* sont conçus comme un geste linguistique faits sur les mêmes traces cérébrales. C'est ce qui nous explique bien le propos suivants de Merleau-Ponty : « Exprimer, ce n'est alors rien de plus



que remplacer une perception ou une idée par un signal convenu qui l'annonce, l'évoque ou l'abrège » (Merleau-Ponty, 1969. p.7). La faculté humaine d'exprimer est due aux rapports établis par le cerveau humain entre les lettres et la chose perçue. La dénomination de *tousser / pousser* est due à une comparaison faite par le cerveau entre le sens de chaque stimulus et celui de la réaction correspondant. La fréquence de ce phénomène dans plusieurs cas est une constatation du cerveau humain. Dans le cas de *former / forcer / forger*, la fréquence de /fɔr/ assure la ressemblance de la réponse du corps humain vers ce phénomène. L'affinité sémantique se produit de la représentation du cerveau humain du sens, ce qui aboutit à une réponse semblable dans les trois cas.

La fréquence de ce phénomène assure que la signification n'est que le reflet de la perception, c'est un processus entièrement mental, elle est un fait intentionnel par excellence. **Ce qui contredit au propos saussurien que le signe linguistique est arbitraire. Le signe linguistique est intentionnel.** Lorsque Saussure assure que la langue est un système indépendant de la réalité, il avait raison, puisque la signification est un processus interne. L'intentionnalité s'avère bien réalisée dans toutes les étapes de la perception humaine des choses ainsi que dans le processus de leur dénomination. La fréquence statistique assure notre résultat, nous présenterons maintenant une statistique des termes dominés par une affinité sémantico-lexicale tout en montrant le sème commun. Nous nous appuyons sur le *Grand Larousse* pour bien préparer cet inventaire et les sèmes communs entre les morphèmes, objets de l'étude.

Les mots	Sème commun
1. Abalourdir / étourdir	Ebranler / étonner
2. Adopter / adapter	Mettre en accord / admettre
3. Affaïsser / affaïter	Rendre facile ou domestique
4. Affaler / affamer	Réduire / affaiblir
5. Aplanir / aplatir	Rendre plat / rendre facile
6. Apporter / apposer	Porter / mettre
7. Armer / arrimer	Renforcer / fixer solidement
8. Assumer / assurer	Prendre la responsabilité de qqc.
9. Attacher (s')/ enticher (s')	Se lier d'amour
10. Avaler / avérer	Accepter



11. Bâcler / boucler	Fermer
12. Baser / bâter	Rendre fixe et stable
13. Baver / bayer	Les deux se rattachent à la bouche
14. Bercer / berner	Tromper
15. Carrer / garer	cache
16. Caresser / paresser	Dormir / se relaxer
17. Caser / caver	Mettre dans un endroit précis
18. Casser / lasser	Fatiguer / importuner
19. Cerner / semer	Entourer étroitement
20. Changer / chanter	Modifier / moduler avec la voix
21. Charmer / charger	Laisser une influence ou un poids sur
22. Cisailler / tenailler	Couper / pincer / serrer
23. Coudre / souder	Joindre / réunir deux parties ensemble.
24. Cracher / craquer	Emettre qqc.
25. Crémer / crêter	Dresser hautement, au-dessus de qqc
26. Creuser / crever	Rendre fatigué
27. Crisser / crisper	Irriter qqn.
28. Croquer / crosser	Broyer / déchirer
29. Débâcher / déballer	Enlever la couverture de qqc.
30. Débarder / débarquer	Décharger / déposer à terre.
31. Débiner / débiter	Dire en public
32. Déboiser / déboiter	Vider / enlever / faire sortir de qqc
33. Débouquer / débourber	Retirer de la boue.
34. Décaler / décaper	Enlever une partie de qqc.
35. Décharner / désarmer	Enlever la force à qqn.
36. Déchaumer / déchausser	Dénuder à base.
37. Déchiffrer / dégivrer	Effacer l'ambiguïté
38. Déchirer / déchiffrer	Elucider le derrière de qqc.
39. Décider / décimer	Le pouvoir de trancher qch.
40. Déclarer / déclamer	Dire tout clairement
41. Déloger / délover	Faire sortir qch. de qch.
42. Découler / découper	Entamer / prendre une partie
43. Décrocher / décrotter	Faire abandonner une mauvaise activité ou une mauvaise caractéristique
44. Défourner / défourrer	Séparer de la source de la chaleur
45. Défrisier / défriper	Rendre les cheveux lisses
46. Dégager / dégainer / déganter	Libérer qqc retenue par une autre chose



47. Dégrader / dégraisser	Mettre en mauvais état.
48. Délester / délecter	Avoir plaisir / se débarrasser d'un souci.
49. Délisser / déliter	Couper
50. Demander / quémander	Prier / implorer
51. Démasquer / démascler	Enlever l'écorce.
52. Démasquer / débusquer	Montrer
53. Dénicher / deviner	Découvrir
54. Dénommer / dénoter	Désigner
55. Dénuder (se) / dénuer (se)	Déshabiller / se mettre nu
56. Dépecer / dépêcher	Détruire
57. Dérader / déranger	Troubler
58. Dérider / dériver	Détourner de son cours naturel
59. Dérober / déroder	Enlever qch sans valeur
60. Désencadrer / désencarter	Enlever qch de son cadre
61. Désigner / dessiner	Présenter à l'aide de qch.
62. Désirer / désoler	Chercher à faire qch.
63. Dessertir / desservir	Enlever qch.
64. Deviser / dévisser	Séparer en partie.
65. Donner / doter	Accorder
66. Doper / doser	Ajouter en petite quantité
67. Ecarter / essarter	Eloigner
68. Echarper / écharner	Faire une marque sur
69. Echauder / échauffer	Rendre chaud
70. Ecorcer / écorcher	Dépouiller de sa peau.
71. Ecosser / écôter	Enlever une partie de qqc.
72. Ecouler (s') / écouler (s')	Etre détruit / évanouir / disparaître
73. Ecumer / écurer	Enlever qch / enlever les tâches
74. Effacer / effaner	Rejeter qqc inutile.
75. Engager / engainer	Faire entrer qch dans un espace étroit
76. Engaver / engamer	Mettre dans l'estomac d'un animal
77. Engober / engommer	Couvrir de qch.
78. Engraisser / engaver	Rendre gros
79. Enoncer / annoncer	Dire / exprimer
80. Enrofer / enrôler	Engager / lier
81. Entailler / entamer	Blesser
82. Epeler / appeler	Dire / prononcer



83. Esquisser / esquiver	Faire un mouvement de son corps
84. Etager / étaler	Disposer / placer
85. Evader / évacuer	Sauver qqn.
86. Evaser / effacer	Faire disparaître une figure / déformer
87. Evider / éviter	Ecarter
88. Exporter / exposer	Etaler / étendre / mettre à la portée de
89. Expulser / expurger	Eliminer / exclure
90. Expulser / exprimer	Ejecter
91. Fâcher / faner	Faire perdre qch.
92. Faner / tanner	La perte de l'éclat
93. Farcir / durcir	Fortifier
94. Farder / tarder	Quand on farde qqn, on le tarde
95. Fasciner / assener	Adresser
96. Faucher / fausser	Faire perdre qch à qch.
97. Fêter / fesser / têter	On donne à boire.
98. Ficher / figer	Fixer
99. Fleurer / pleurer	La sortie de qqc (odeur/larmes).
100. Foncer / poncer	Prendre une partie de qch.
101. Forger / former / forcer	On donne forme au fer.
102. Fouger / fourrager	Mettre en désordre
103. Ferler / fermer	Serrer / replier vers l'intérieur
104. Fracasser / tracasser	Tourmenter physiquement
105. Friper / friser	Rendre raide
106. Froncer / fronder	Quand on fronde qn, on fronce les sourcils.
107. Ganser / ganter	Garnir / border
108. Garder / garer	Mettre en sûreté
109. Gaver / gazer	Munir de qch.
110. Gerçer / percer	Provoquer de petites fentes
111. Gicler / gifler	Adresser un point à un autre.
112. Gloser / glousser	Prononcer
113. Gober / goder	Faire entrer dans le corps humain par la bouche / le verge.
114. Gratter / graver	On laisse une trace sur qqc.
115. Grêler / grever	Mettre en mauvais état.
116. Gréser / grener	Donner une forme à qn.
117. Grigner / gripper / grimer	Faire des plis, des rides.
118. Grogner / gronder	Emettre un son/ un cri



119. Guérir / quérir	Essayer à réaliser qch.
120. Guetter / quêter	Chercher / se prémunir contre un danger.
121. Haler / happer	Remorquer / être adhérent fortement
122. Harder / harper	Saisir / serrer
123. Hausser / hisser	Elever à un niveau supérieur / monter
124. Hennir / honnir	Produire un son/ parler
125. Horrifier / horripiler	Causer une mauvaise sensation
126. Imiter / limiter	Se borner à faire qch.
127. Immiscer (s') / immigrer	Entrer / intervenir
128. Importer / imposer	Admettre / faire accepter
129. Imprégner / imprimer	Fixer / influencer / pénétrer
130. Incendier / incinérer	Brûler
131. Inciter / inviter	On pousse qqn à faire qqc.
132. Infecter / infester	Pénétrer / transférer une maladie
133. Informer / infirmer	Faire une instruction, en matière juridique.
134. Interpeler / interpoler	Interrompre le contexte de qch en introduisant une parole différente.
135. Intriguer / intriquer	Rendre complexe
136. Irriguer / irriter	Aviver
137. Jalonner / jalouser	Déterminer / orienter
138. Japper / jaser	Produire un son/ faire du bruit
139. Jeter / peter	On élimine ce qui est inutile.
140. Juger / jurer	Dure qch en matière juridique.
141. Lâcher / laver	Laisser échapper qch. de qch.
142. Langer / changer	Envelopper un bébé de linge.
143. Laper / lécher	Passer la langue sur, (pour un animal).
144. Lapidier / lapiner	Mettre beaucoup de// l'idée de la profusion.
145. Laquer / latter	Mettre qch sur un autre en vue de fixer ou fortifier.
146. Larguer / larmer	Détacher / séparer
147. Lécher / léser	Atteindre / influencer sur qch.
148. Lécher / pêcher	Prendre
149. Lécher / mécher	Nettoyer / rendre propre.
150. Lober / loger	Mettre qch quelque part.
151. Mander / manger	Transmettre, faire parvenir



152. Marcher / marger	Faire accepter
153. Meubler / peupler	Occuper
154. Miner / miter	Détruire / creuser / ronger
155. Mirer / tirer	Viser avec une arme à feu.
156. Modeler / modérer	Modifier, imposer un changement sur qch.
157. Modéliser / moderniser	Modifier suivant un modèle.
158. Motter / botter	Cacher qch derrière qch.
159. Mourir / pourrir	Se décomposer / perdre la forme naturelle.
160. Napper / happer	Couvrir / adhérer
161. Nipper / nicher	Se cacher, demeurer derrière qch.
162. Opiner / opérer	Exécuter / effectuer
163. Oser / ôter	Quand on ôte qch. On doit oser à le faire.
164. Paner / parer	Enrober / couvrir de qch pour influencer l'apparence.
165. Paumer / poser	Abandonner, perdre, laisser de la main.
166. Penser / percer	Parvenir à découvrir qch / déceler.
167. Peser / poser	Mettre qch sur une place qui peut naturellement la recevoir.
168. Picorer / picoter	Piquer en matière des oiseaux.
169. Planquer / planter	Cacher/ mettre qch sous un autre pour cacher
170. Précéder / présider	Etre au premier rang, être en avant.
171. Préfacier / préfixer	Mettre qch au début d'un autre.
172. Presser / tresser	Confectionner ensemble.
173. Présumer / présurer	Donner comme probable/ dans la cas de présurer, on présume que la levure présume le lait.
174. Primer / priser	Gratifier d'un prix.
175. Primer / priver	Le premier, celui qui prime, prive les autres de l'être.
176. Proférer / professer	On dit qqc.
177. Râper / taper	Nuire à qch.
178. Râper / raser	Couper une partie de.
179. Raviser / raviver	Changer / transformer
180. Réaliser / réaléser	Effectuer, accomplir, exécuter.
181. Référrer / repérer	Orienter





182. Réfuter / refuser	On rejette qqc.
183. Renfiler / renifler	Remettre qch en un endroit accommodé.
184. Répudier / répugner	Envoyer loin de soi.
185. Rimer / riper	Convenir qch à un autre.
186. Rosser / roter	Supporter une situation pénible.
187. Rôder / roquer	Errer / se déplacer
188. Ronger / rogner	Couper les bords.
189. Saccader / saccager	Mettre en désordre.
190. Sacquer / sasser	Congédier, se passer de
191. Saliver / saluer	Les deux verbes se font par la bouche.
192. Saper / taper	Battre / détruire / critiquer.
193. Seller / serre	Ranger / mettre fermement.
194. Siffler / souffler	Pousser l'haleine à l'extérieur de soi.
195. Sonder / songer	Penser / méditer
196. Soûler / souper	Prendre par la bouche
197. Soupirer / soutirer	Exécuter l'action en cachette.
198. Tâter / taper	Exécuter à la main.
199. Tendre / teindre	Recouvrir de qch en guise de décorer.
200. Tonner / sonner	Faire un bruit / produire un son.
201. Toquer / tosser	Frapper / cogner plus d'une fois.
202. Tousser / pousser	On se débarrasse de qqc.
203. Tracasser / tabasser	Battre / tourmenter physiquement
204. Tracer / traquer	Poursuivre
205. Trouver / trousser	Pour trousser, il faut d'abord trouver.
206. Vider / viner	Verser

D'après le précédent répertoire des exemples de l'affinité, nous pouvons préciser les catégories perceptives, dans la terminologie merleau-pontienne, selon lesquelles les monèmes peuvent être reliés par une affinité sémantico-lexicale :

1- Une affinité due **au rattachement d'un organe du corps humain**, tel est le cas dans les monèmes suivants : (proférer – professer), (déclarer – déclamer), (baver – bâter), (débiner – débiter), (énoncer – annoncer), (épeler – appeler), (hennir – bonnir). Dans tous ces cas, les deux monèmes se rattachent à la bouche ;

2- Une affinité due à **la contiguïté extralinguistique**, i.e. les deux actes se font dans des endroits pareils ou visant des buts



semblables : (former – forger – forcer), (débouquer – débourber), (défourner – défourrer), (échauffer – échauder) ;

3- Affinité due à **une relation logique** (de cause, de concession, de synonymie, de succession, etc.) tel est le cas dans : (déchirer – déchiffrer), (refuser – réfuter), (engaver – engraisser) ;

4- Affinité due à **une ressemblance extralinguistique entre les référents** comme dans les paires suivantes : (tousser – pousser), (jeter – péter), (fêter – fesser), (fleurer – pleurer), (faner – tanner), (creuser – crever), (changer – chanter), (carrer – garer), etc.

La statistique montre que les monèmes dont l'affinité est due à la ressemblance entre référents représentent la quasi-majorité des exemples.

### Conclusion

Nous concluons donc que

- 1- chaque lettre ou bien chaque son participe à la signification et représente une étape du sens.
- 2- Contrairement à Saussure, le signe linguistique est intentionnel et non pas arbitraire.
- 3- L'affinité sémantico-lexicale représente l'aspect transcendantal par excellence.
- 4- La phénoménologie de Merleau-Ponty se rattache étroitement à la linguistique.
- 5- Il y a beaucoup de paires dominées par une relation d'affinité qui se rattache surtout à la bouche, peut-être parce qu'elle est l'organe la plus active dans le corps humain.

Cette étude assure que la genèse des lettres pour former les mots a besoin de beaucoup d'efforts des chercheurs pour répondre aux questions de type : est-ce que toutes les deux ou trois lettres successives dans le même mot représentent toujours le même sème ? Autrement dit, est-ce que les groupes <in> et <iter> dans *inciter* / *inviter* portent un sème commun dans tous les cas ? Est-ce qu'il y a une constance sémantique dans les cas pareils ? Question qui reste ouverte et à laquelle il faut tant réfléchir.



## **Bibliographie**

### **1. Ouvrages de Merleau-Ponty**

#### ***A. Œuvres parues du vivant de l'auteur***

- *La structure du comportement*, 1942, précédé de : « Une philosophie de l'ambiguïté » par A. de Waelhens, Paris, Press Universitaires de France [PUF].
- *Éloge de la philosophie*, Leçon inaugurale faite au Collège de France, le jeudi 15 janvier 1953, Paris, Gallimard, 1953 : repris in *Éloge de la philosophie et autres essais*, Paris, Gallimard, 1953.
- *Signes* (1960), Paris, Gallimard.
- *Phénoménologie de la perception*, 1964(a), Paris, Gallimard.
- *Sens et non-sens* (1966), Paris, Gallimard.

#### ***B. Œuvres posthumes***

- *L'Œil et l'Esprit*, 1961, préface de Claude Lefort, Paris, Gallimard.
- *Le visible et l'invisible*, 1964(b), suivi de notes de travail, texte établi par Claude Lefort, accompagné d'un *Avertissement* et d'une *Postface*, Paris, Gallimard.
- *La prose du monde* (1969), texte établi et présenté par Claude Lefort, Paris, Gallimard.

#### ***C. Cours de Merleau-Ponty (résumés de cours ou notes prises au cours)***

- *Résumés de cours. Collège de France, 1952-1960*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968.
- *La nature : notes, cours du Collège de France*, établi et annoté par Dominique Ségler, Paris, Seuil, 1995.

### **2. Études entièrement consacrées à la philosophie de Merleau-Ponty**

#### ***A. Revues et ouvrages collectifs***

- *Alter. Revue de phénoménologie*, numéro 16, Paris, Édition *Alter*, 2008, « Merleau-Ponty ».
- *Les études philosophiques*, Paris, PUF, Avril-Juin 2001, « Merleau-Ponty. Le philosophe et les sciences humaines ».
- *Recherches sur la philosophie et le langage*, François Heidsieck



[sous la direction de], Grenoble, CNRS, numéro 15, 1993, « *Merleau-Ponty. Le philosophe et son langage* ».

### **B. Livres et articles**

**Barbaras, Renaud** : *De l'être du phénomène. Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 1991.

- « De la parole à l'être : le problème de l'expression comme voie d'accès à l'ontologie », in *Recherches sur la philosophie et le langage*, François Heidsieck [sous la direction de], Grenoble, CNRS, numéro 15, 1993, « *Merleau-Ponty. Le philosophe et son langage* », pp. 61-82.

**Bimbenet, Étienne** : « Merleau-Ponty : La parole du monde », in *Alter. Revue de phénoménologie*, numéro 6, Paris, Édition Alter, 1998, « Monde(s) », pp. 11-38.

**Delcò, Alessandro** : *Merleau-Ponty et l'expérience de la création. Du paradigme au schème*, Paris, PUF, coll. « Philosophie d'aujourd'hui », 2005.

**Dupond, Pascal** : *Dictionnaire Merleau-Ponty*, Paris, Ellipses, 2008.

**Madison, Gary Brent** : *La phénoménologie de Merleau-Ponty*, Lille, Klincksieck, 1973.

**Schnell, Alexander** : « Remarques sur le transcendantal chez Maurice Merleau-Ponty », in *Annales de phénoménologie* 9, Amiens, Association pour la promotion de la phénoménologie, 2010, pp. 51-62.

**Thierry, Yves** : *Du corps parlant. Le langage chez Merleau-Ponty*, Bruxelles, Ousia, coll. « Ousia », 1987.

### **3. Ouvrages généraux et dictionnaires**

**Bergson Henri**, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, PUF. 1969

**Maine de BIRAN**, *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, Paris, PUF. 1954

**Le Grand Larousse**, Larousse, Paris. 1989.



## التقارب الدلالي-المعجمي من خلال منظور الفلسفة الظاهرانية لموريس ميرلو بونتي

### إعداد

محمد محمد بسيوني زاهر

مدرس بكلية الآداب \_ جامعة السويس

### المستخلص:

يهدف علم الظواهر إلى معرفة جوهر الأشياء وتفسير العلاقات المتبادلة. تؤثر هذه العلاقة بطريقة ما على لغة الإنسان. لاحظنا ظاهرة التقارب الدلالي-المعجمي بين بعض الأزواج مثل السعال / ادفع ودحض / ارفض ، إلخ. التقارب على المستوى الدلالي: نأخذ شيئاً بعيداً عن نفسه في العمليتين "السعال والدفع" وعلى المستوى الهيكلي ، أي أن الحروف التي تعطي جوهر المصطلحين متطابقة تقريباً ، ويساعدنا حرف واحد على التمييز- كلا المعاني وكلا المصطلحين. هذا يدفعنا إلى صياغة المشكلة التالية: لماذا الطيور على أشكالها تقع معاً؟ أو لماذا يحدث التقارب الدلالي-المعجمي؟ في هذه الدراسة ، نقترح الإجابة عليها مع الاعتماد على عمل نجد أن جسم الإنسان في ميرلو بونتي يمثل ترسيخ الإنسان في العالم ، ومن خلال الجسد يتعرف الإنسان على الأشياء من حوله ويمنحها الطوائف المناسبة وفقاً لطريقته في إدراكها.

### الكلمات الإفتتاحية:

ميرلو بونتي ، التقارب الدلالي، المعجمي ، الإدراك ، الدماغ البشري ، جسم الإنسان.